

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis internet.
Ce texte est protégé et fait partie du répertoire de la SACD. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation auprès de la SACD, que ce soit pour la France, ou l'international.

La SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation. Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Rendez-vous sur <http://www.sacd.fr>

Dialogues vagabonds

de

Rivoire
Cartier
&
Rivoire
Cartier

DIALOGUES VAGABONDS

COMEDIE A SKETCHES

D'ANTOINE RIVOIRE

ET JEROME CARTIER

Résumé

Un auteur, des chaussettes, une consultation, un changement de carrière, un nouveau livre ; sujets futiles ou profonds, ils sont la matière de ces cinq dialogues vagabonds.

DE 2 A 12 ACTEURS : DE 1F/1H A 6F/6H

EXTREMEMENT MODULABLE EN GENRE ET EN NOMBRE

**Pour plus d'informations, vous pouvez écrire à
contact@rivoirecartier.com**

**Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou
amateur, vous devez obtenir l'autorisation de la SACD :
www.sacd.fr**

VAGABOND **adj. fig.** Qui change sans cesse, n'est pas tenu par une règle ou par une disposition naturelle.

LES CHAUSSETTES

UN. — Comment allez-vous ?

DEUX. — Ordinairement en train. Presque quatre-vingts minutes quotidiennes. Ensuite vient la marche à pied. Vingt minutes minimum. Enfin il y a la voiture. Dix minutes à peine.

UN. — Ma question ne portait pas sur vos moyens de locomotion mais plutôt sur la qualité de votre vie.

DEUX. — Ma qualité de vie ? Eh bien ma qualité se qualifie de plus en plus. Elle est même, en phase d'accéder, oserais-je dire, à un haut de niveau de qualification.

UN. — Bac plus cinq ?

DEUX. — Bac plus huit.

UN. — Alors quoi ? Un doctorat ?

DEUX. — Niveau doctoral sans doute possible.

UN. — Un doctorat en quoi ?

DEUX. — En vie.

UN. — En vie ?

DEUX. — Un doctorat en vie.

UN. — Carrément.

DEUX. — *Hyperboliquement* me semblerait plus approprié.

UN. — Vous êtes un romantique.

DEUX. — Au contraire, je goûte les mathématiques.

UN. — Un brin schématique ?

DEUX. — Totalement graphique.

UN. — Comment ça se présente ?

DEUX. — Comme une courbe ascendante. (*Il trace un trait dans les airs.*)

UN. — À ce que je vois, votre vie est en pleine croissance.

DEUX. — J'ai connu un léger recul mais j'ai récemment gagné plusieurs parts de marché.

UN. — Sur quels marchés ?

DEUX. — Sur tous les marchés.

UN. — Expliquez.

DEUX. — Marché du travail, marché de l'amour, marché des fruits et légumes.

UN. — Votre travail ?

DEUX. — Il m'emmerdait. Je considérais son utilité comme proche de zéro.

UN. — Zéro plus ?

DEUX. — Zéro moins.

UN. — Et la courbe s'est inversée ?

DEUX. — Vers l'infini.

UN. — Et au-delà ?

DEUX. — Restons sur la Terre.

UN. — Et vos amours ?

DEUX. — J'aime de plus en plus ma femme.

UN. — C'est émouvant.

DEUX. — Et son amant.

UN. — C'est très fair-play.

DEUX. — Et ma maîtresse.

UN. — C'est de bonne guerre. Et vos fruits et légumes ?

DEUX. — De plus en plus fruités et légumineux.

UN. — Vous êtes en pleine expansion.

DEUX. — Tout me semble de plus en plus total, ma plénitude de plus en plus pleine, et ma vie de plus en plus vivante.

UN. — Votre parole me parle. Elle est d'un intérêt... d'un intérêt... je ne trouve pas le mot.

DEUX. — D'un intérêt intéressant ?

UN. — D'un intérêt intéressant, c'est cela. Cet intérêt m'intéresse.

DEUX. — Auparavant, je me contentais de vivre.

UN. — Et comment ne pas s'en contenter, quand d'autres déclinent ou meurent ?

DEUX. — Je ne m'occupais de rien en particulier. J'accomplissais mes obligations en me conformant à mes devoirs et je disposais de mes heures de liberté comme bon me semblait.

UN. — Bref, vous viviez.

DEUX. — Je vivais, oui. Mais ce n'était pas assez.

UN. — Il vous fallait vivre plus ? Il vous fallait vivre mieux ?

DEUX. — Il me fallait vivre avec plus de vie.

UN. — N'est-ce pas, au fond, le tropisme de toute vie : vivre avec plus de vie ?

DEUX. — Voyez-vous, aujourd'hui, on ne peut plus vivre, tout simplement. Vivre ne suffit plus.

UN. — Que vous faut-il de plus qu'une vie ?

DEUX. — Un projet.

UN. — Un projet ?

DEUX. — Un projet.

UN. — Mais vivre, n'est-ce pas un projet ? Au sens où le mouvement vital nous entraîne, nous projette, justement, vers l'instant suivant, cet inconnu ?

DEUX. — Voilà justement pourquoi il lui faut un projet. Vous l'avez si bien dit. La vie nous entraîne on se sait où. Or avancer ainsi, c'est s'abandonner aux

accidents du chemin, c'est se laisser dériver, c'est exister seulement, mais ce n'est pas vivre.

UN. — Et vivre, c'est se mettre en projet ?

DEUX. — Ainsi la conscience investit la biologie et de l'existence on passe à la vie.

UN. — Quel est votre projet ?

DEUX. — Dormir en chaussettes.

UN. — Je vous demande pardon ?

DEUX. — Je veux que toutes mes futures heures de sommeil voient mes pieds emmitouflés dans une paire de chaussettes.

UN. — Vous avez donc pris froid ?

DEUX. — J'ai plutôt donné chaud.

UN. — Donné chaud ?

DEUX. — À ma femme. Ou à ma maîtresse, selon. Mes chaussettes leur ont donné des suées.

UN. — Vous les portez épaisses ?

DEUX. — La composition du textile me laisse indifférent, mais j'entends que lesdites chaussettes soient moelleuses en hiver, fines en été et intermédiaires à l'entre-saison.

UN. — Et c'est votre projet de vie ?

DEUX. — C'est mon projet de vie : dormir en chaussettes.

UN. — C'est un projet raisonnable. Il ne me semble pas requérir des moyens démesurés, ni un changement d'habitude coûteux. Comment vous en est venue l'idée ?

DEUX. — Un soir, épuisé par je ne sais quelle occupation nocturne, promenade sur la toile, mots-croisés de force treize ou whisky single malt, je gagnais le lit sans parvenir à rester conscient assez longtemps pour m'y déshabiller intégralement. Au matin, lorsque je m'éveillais, je dis à ma femme, ou à son amant, ou à ma maîtresse, je ne sais plus très bien, mais enfin je dis à la personne qui se trouvait étendue là, à mes côtés : « J'ai dormi avec mes chaussettes ! » Cette personne, femme, amant ou maîtresse, n'y prêta pas plus d'attention que si j'avais tenu des propos encore nimbés de rêves. J'étais sérieux pourtant, presque grave. Mais je me sentais, surtout, reposé. Reposé comme jamais je ne l'avais été.

UN. — Vous en paraissez troublé.

DEUX. — Je l'étais. Moi, un gaillard qui ne croit ni à dieu ni à diable.

UN. — Qui a fait des études...

DEUX. — Ça ne compte pas.

UN, objectant. — Auprès des fats.

DEUX, concédant. — J'en fréquente.

UN. — Vous qui menez à terme les entreprises les plus difficiles...

DEUX. — Moi, le chef, le père, le mari et l'amant, j'étais troublé par mes chaussettes.

UN. — Vous y pensâtes toute la journée ?

DEUX. — Mon esprit ne se résolut pas à prendre un autre objet.

UN. — Et quand vint le soir ?

DEUX. — Ô quelles heures tourmentées je vécus !

UN. — Morphée ne vous appelait-il pas de son chant hypnotique ?

DEUX. — Au contraire. Plus l'instant du coucher approchait, plus la question revenait dans ma tête : allais-je les garder ?

UN. — Les garder ?

DEUX. — Mes chaussettes ! Allais-je les garder aux pieds tandis que j'entrerais dans le lit ?

UN. — Et vous les gardâtes, bien sûr.

DEUX. — Point. Mon esprit se figurant d'un coup que mon comportement de la veille n'avait été qu'errements, effet du hasard, je fis comme à l'ordinaire : je dénudais mes pieds avant de passer sous la couette.

UN. — Et vous comprîtes ?

DEUX. — Plus. Je me mis debout, me dirigeai vers le tas informe de mes vêtements du jour et en extrayait les deux accessoires. Je les enfilais lentement, pénétrant dans le tissu encore chaud avec délicatesse, sentant avec bonheur le froid reculer depuis la pointe de mes pieds jusqu'à ma cheville, avant de disparaître. Soudain, je me senti Paul Claudel à Notre-Dame, Francis Poulenc à Saint-Pierre de Maguelone : j'eus la Révélation. La vérité était là, devant moi, non pas la

vérité nue telle qu'on la voit sur les images d'Épinal, mais la vérité chaussée : jamais plus je ne serais un vanupied. Ma façon d'être au monde du sommeil passerait désormais par des pieds caparaçonnés de chaussettes moelleuses.

UN. — Qui dormait avec vous ?

DEUX. — C'était ma femme, ce soir-là, j'en suis sûr.

UN. — Elle ne remarquait rien ?

DEUX. — Non. Elle était plongée dans son livre, un roman épistolaire des plus fameux.

UN. — *Les Liaisons dangereuses* ?

DEUX. — Vous avez touché juste.

UN. — Elle vibrait aux décadents exploits d'un Valmont pervers et lascif, se déshabillant devant une Merteuil au bord de la pâmoison ?

DEUX. — Il me semblait en effet détecter chez elle un mouvement trahissant une besogne intime. Je décidais de la laisser goûter seule à ces satisfactions, nous offrant à chacun un plaisir solitaire : elle, la caresse littéraire ; moi, le repos du textile.

UN. — Et vous sentiez que votre coucher se trouvait transformé à la faveur de vos pieds nocturnement chaussés ?

DEUX. — Je sentais le sommeil différemment, en effet.

UN. — En quoi était-il différent ?

DEUX. — Il ne venait pas du même endroit.

UN. — Et d'où venait-il ?

DEUX. — D'ordinaire ? D'en haut.

UN. — Il vous tombait dessus ?

DEUX. — Souvent. Et brusquement. Ou bien il descendait doucement, et se posait sur moi. Mais toujours il cheminait, du haut jusques en bas.

UN. — Les pieds dans vos chaussettes, il en allait autrement ?

DEUX. — Il en allait tout autrement car il allait différemment.

UN. — Différemment, lui ?

DEUX. — Oui, mon sommeil. Il n'arrivait pas du même endroit.

UN. — Par où diable arrivait-il ?

DEUX. — Par mes pieds.

UN. — Par vos chaussettes ?

DEUX. — Non, par mes pieds.

UN. — Vous voulez dire que vous sentiez votre sommeil arriver par vos pieds en-dessous de vos chaussettes ?

DEUX. — C'est cela. Il me tenait au plus près de lui, faisant corps avec moi, là, dès le début de sa présence. Il n'était plus planant au-dessus de moi, comme une épée de Damoclès, puis fondant sur moi, comme un oiseau de proie, ah non. Il s'en venait tout simplement, comme un brave pèlerin à l'assaut de

mes orteils, arrivant par mes pieds avant de posséder mon corps dans son entier.

UN. — Et votre femme supportait cela ?

DEUX. — Si c'était elle qui était là, à côté de moi, son livre dans une main, son autosatisfaction dans l'autre, elle ne s'en apercevait même pas. Mais à cette époque, ce temps où je me mis à porter nuitamment des chaussettes, elle était souvent absente et c'était surtout son amant que je voyais habituellement, avant de m'endormir.

UN. — Et lui ? Comment la prenait-il, cette intimité avec le sommeil retrouvée par la grâce de vos chaussettes aux pieds ?

DEUX. — Il me semblait qu'il m'enviait. Il attendait ma femme partie on ne savait où. Et pour passer le temps, il me regardait m'endormir, à la fois jaloux et fasciné par le spectacle mystérieux d'un corps se détendant progressivement sous l'effet d'un repos ni trop lourd, ni trop fragile.

UN. — Depuis vous dormez mieux ?

DEUX. — Je m'en désole presque.

UN. — Est-ce la peur du vide ?

DEUX. — Plutôt la frustration.

UN. — Je vous croyais heureux.

DEUX. — Hélas, je le suis ! Mais sans pouvoir m'en rendre compte à moi-même, puisque c'est un bonheur endormi. Je dors si bien que cela m'empêche de prendre conscience que je dors si bien.

UN. — Mais si vous dormiez moins bien, vous ne pourriez que vous rendre compte que vous dormez moins bien.

DEUX. — Je le sais.

UN. — Le fait que la conscience de votre sommeil pur vous soit refusée est la marque même de la pureté de ce sommeil.

DEUX. — Je le sais si bien que j'espère maintenant être réveillé la nuit. J'espère et j'aspire à une pluie sur le carreau, une rixe entre deux chats, j'espère un coup de tonnerre car je n'aime rien tant qu'être réveillé soudain vers minuit-une heure, dans ma maison bien noire, et sentir avec volupté mes deux chaussettes aux pieds, vaillantes gardiennes de ma sécurité. Ce n'est que justice.

UN. — Vous pensez que la vie vous doit bien cela ?

DEUX. — Ce serait bien présomptueux. Non, je parlais de mes pieds.

UN. — Ils ont bien mérité qu'on les traite ainsi ?

DEUX. — Oui. Je les ai longtemps dénigrés. Notamment quand je disais, à propos d'un de mes contemporains : « Celui-là, est-il bête comme ses pieds ! » Ah ! *bête comme ses pieds* que voilà une bête façon de parler de ses pieds. Comme si les pieds étaient bêtes, mais en vérité il n'y a rien de moins bête qu'un pied.

UN. — C'est pourtant vrai. C'est très intelligent, un pied. Et surtout plein de sollicitude et d'empathie.

DEUX. — D'aussi loin que je me souvienne, ils m'ont toujours soutenu.

UN. — Vos pieds ?

DEUX. — Oui.

UN. — Les miens aussi, c'est juste. Combien de fois, alors que je ne savais pas quoi faire ou quoi dire, les ai-je regardés ?

DEUX. — Et je suis sûr qu'ils étaient là. Ils ont toujours été là, nos pieds. Alors je leur dois bien cela. Leur offrir des amies, ces chaussettes, de jour comme de nuit. Comme quand j'étais petit. Et que dans ma chambre très froide, je voyais le givre briller sur la face intérieure de la fenêtre.

UN. — J'aimerais comme vous pouvoir donner un sens à ma vie. Hélas, je ne dors que pieds nus. Quand je garde mes chaussettes, j'ai l'impression d'étouffer.

DEUX. — Vous êtes un chaud du pied, voilà tout. Il vous arrive bien d'avoir froid ?

UN. — Aux mains, parfois.

DEUX. — Alors ne désespérez pas. L'hiver approche : pensez aux moufles.

**VOUS AVEZ LU SEULEMENT UN SKETCH
POUR LIRE LES 4 AUTRES,
RENDEZ-VOUS À L'ADRESSE SUIVANTE :**

<https://rivoireetcartier.com/dialogues-vagabonds-le-texte/>

FIN
de

DIALOGUES VAGABONDS

*Une grande partie des pièces de Rivoire & Cartier sont
librement téléchargeables sur :*
www.rivoirecartier.com

*Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de
propriété intellectuelle. Toute contrefaçon est passible
d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.*